66e Année. — N° 179
Le Numéro 15 CENTIMES
BUREAUX ET RÉDACTION : Roubaix, Grande-Rue, 71 Tourcoing, rue Carnot, 33
Abonnem. 3 m. 6 mois 1 an
Nord & Unit. 22.00 22.00 45.00
France.Belg. 12.00 24.00 48.00
Union post. 16.80 31.20 62.40

OUBLIER, C'EST TRAHIR — SE SOUVENIR, C'EST SERVIR

Journal de Roubaix

ROUBAIX : Téléph. 1100 ; Interc. 24. — DIRECTRICE : Madame Veuve ALFRED REBOUX — TOURCOING : Téléph. 37

66e Année. — N° 179
MARDI 28 JUIN 1921
Les ANNONCES et les ABONNEMENTS sont reçus 71, Grande-Rue, Roubaix 33, rue Carnot, Tourcoing

PÈLERINAGE

L'éternel hiver de Verdun

A l'occasion de l'anniversaire des journées de juin 1916, qui furent sans doute les plus dures pour la défense de Verdun, nous sommes heureux de publier cette page de la comtesse de Noailles, dont la REVUE HEBDOMADAIRE *nous communique les bonnes feuilles :*

Des années ont passé, depuis la guerre, qui permettent déjà au temps de faire avec piété un choix immortel dans l'immensité des reliques sacrées. Les événements et les lieux qui ont eu pour témoin la fragilité de l'homme se changeant soudain, par la succession perpétuelle des forces éphémères, en une muraille invincible, ne peuvent demeurer tous égaux. L'esprit ne vit pas de tragique, l'individu ne saurait être constamment mélangé à la multitude vivante ou à la foule des ombres. L'écho qui remplissait le monde s'affaiblit et cède la place à la voix du présent. L'ordre de la nature situe de nouveau chacun à son poste de combat solitaire, où, travaillant patient, modeste, acharné, il connaîtra aussi la conquête et la victoire spirituelles dont bénéficiera la terre natale, qui a tout donné à ses enfants et reçoit d'eux le prix de son bienfait.

Les éléments, que la volonté meurtrière faisait servir à la destruction, se sont apaisés ; les circonstances redeviennent douces, parfois, envers les êtres, et bientôt ne demeurent du plus monstrueux ouragan né de la main des fils de la terre que quelques promontoires qu'on voit s'avancer sur l'espace et le temps et où s'installe, pour les siècles, la Méditation. Ecoutons cette déesse avisée, audacieuse, qui fait un pas en avant de tous, et s'isole, nourrie de connaissance et de preuves, habitée par l'Espérance, et dont le regard crée en silence l'avenir.

De tous les paysages où, dans une jonction opiniâtre que la mort a scellée, l'homme et la terre, soudés l'un à l'autre, combattirent d'une même volonté, les sites où se déroulèrent les batailles pour Verdun sont ceux qui témoignent le plus puissamment de la cruauté du destin et de la grandeur de l'homme.

Dans une vaste cuve montagneuse où tournoie sans cesse un vent si vif et si morcelé qu'il a la rudesse du souffle de l'océan, règne une désolation figée. Les sommets de ce cirque immense, au delà duquel s'étendent des vallonnements et des plaines, offrent l'aspect d'une détresse altière et la signification auguste d'un Golgotha indéfiniment répété : sur toutes les hauteurs, quelques arbres calcinés forment de place en place des gibets rompus, noircis, et quelques uns font, avec une branche qui s'étend sur le ciel, un geste cassé de squelette en détresse. Cet éternel hiver qui maintient un tel désastre végétal évoque la tristesse évangélique du crucifiement, de la lance, de l'éponge de fiel, au-dessus de toute une végétation rapide : buissons d'épinettes, rameaux des roniers, arbustes des sureaux jaillis du sommeil d'un million de morts : quatre cent mille des nôtres, six cent mille des leurs.

Le jour de juin où nous allâmes accomplir ce pèlerinage, attirant et redoutable par sa légende, que la vérité recouvre, un ciel brumeux précipitait ses nuages avec une force légère et continue. Comme passaient, ce jour-là, sur l'horizon, ces forces aériennes, pures, constantes, intactes, avaient passé, dans l'incendie, dans le vacarme, dans le sang, la douleur, la mort, les armées répandues en tous ces lieux. Nous voici bien sur les emplacements où on commit le plus grand crime contre la vie. Si profond que soit le recueillement désolé de l'esprit, souhaitant d'accueillir et de se représenter ce que furent ces champs de bataille bouleversés, rebondissants, projetés et retombants sous l'acharnement de la mitraille, battus par le flux et le reflux des assaillants et des défenseurs, jamais celui qui vient songer sur ces monts sacrés ne verra autre chose que l'étendue déserte, ne percevra d'autre bruit qu'un silence frémissant faiblement du chant des cigales et des légers appels de quelques oiseaux tournoyants...

Comtesse DE NOAILLES.

LA POLITIQUE INTERNATIONALE

LA HAUTE-SILESIE

Le général Hoefer va évacuer la Haute-Silésie

Oppeln, 27 juin. — Après de laborieuses négociations, le général Hœfer a signé, hier matin, l'engagement d'évacuer la zône occupée par les Allemands, en Haute-Silésie, suivant le plan indiqué par la Haute-Commission et déjà accepté par les insurgés polonais.

A la dernière minute, le général Hœfer avait soulevé de nouvelles objections et ce n'est que devant les instances réitérées et pressantes de la Haute-Commission qu'il a fini par s'incliner.

L'exécution de ce plan commencera demain mardi, et durera vraisemblablement une semaine.

Graves incidents à Gleiwitz

Oppeln, 27 juin. — Des incidents assez graves viennent de se passer à Gleiwitz.

Un fourgon militaire chargé d'enlever les armes et les munitions trouvées chez un marchand, a été attaqué par une bande de vingt hommes appartenant aux troupes de choc. Deux soldats français ont été blessés.

NOUS AVONS UN TUÉ ET DEUX BLESSÉS

Toujours dans la même ville, des troupes françaises chargées par la Commission interalliée de cerner un établissement de plaisir appelé l'Apollo, qui était occupé par des bandes armées, ont été accueillies par une vive fusillade. Nous avons eu un tué et deux blessés. Il convient de faire remarquer que parmi les agresseurs, se trouvaient des policiers allemands en civil porteurs d'armes.

Nouveaux renforts allemands

On signale l'arrivée en Haute-Silésie de nouveaux renforts, qui ont pénétré du côté de Leswitz. Enfin, on a constaté dans le groupe des corps francs stationnés dans le Sud, la présence d'une nouvelle division composée de trois brigades et commandée par le colonel Von Maghis.

EN ORIENT

Le refus de la Grèce

Les Grecs déclinent, nous l'avons dit, l'offre de médiation que les alliés leur avaient adressée à la suite des entrevues de M. Briand avec lord Curzon. C'est un refus conditionnel, en ce sens qu'ils se réservent de choisir le moment où ils jugeront qu'ils doivent y recourir.

Les forces turques attaquent dans la région de Nicodémie

On télégraphie d'Athènes le communiqué officiel suivant :

Profitant d'un mouvement de nos troupes dans la région de Nicodémie, l'ennemi a attaqué avec des forces considérables nos détachements de couverture. Un de nos petits détachements s'est trouvé, un moment, dans une situation critique, mais il a pu se dégager, grâce à l'arrivée de renforts. L'ennemi a été refoulé partout, avec de grosses pertes. Nos pertes sont de deux cents hommes morts et blessés.

Une défaite grecque

ISMIDT SERAIT OCCUPÉE PAR LES TURCS

Une dépêche de Constantinople annonce que les troupes grecques, battues auprès d'Adabazar et de Sabanda, ont dû se replier sur Ismidt qui aurait été occupée par les Turcs dans la soirée du 24 juin.

Les ressortissants de cette ville seront recueillis par un croiseur anglais.

L'assemblée générale à Paris de l'Union syndicale des retraités civils et militaires

Paris, 27 juin. — L'assemblée générale de l'Union Syndicale des retraités civils et militaires de France et des colonies, a eu lieu hier à la mairie du 9e arrondissement. Le rapport de la gestion de l'Union Syndicale a été lu par M. Riou, secrétaire général.

Des allocutions ont été prononcées par MM. Fiori et Antérion, députés, administrateurs de l'Union Syndicale.

Un banquet, présidé par M. Léo Bouysson, député, président du groupe parlementaire, a clôturé cette assemblée générale.

LES QUOTIDIENNES

AUX HÉROS DE L'OCCUPATION !

Ils sont nombreux. Ils appartiennent à tous les rangs sociaux. On en rencontre chez les bourgeois, chez les ouvriers, chez les travailleurs du cerveau et chez les travailleurs du muscle. Les populations des pays envahis leur doivent la victoire sur elles-mêmes, sur la lassitude, l'énervement, le découragement. Grâce à eux, les Français de la France occupée ont tenu jusqu'au bout, crânement, sans défaillance.

Que sont les quelques lâchetés d'individualités perdues dans la foule, à côté de la multiplicité des actes héroïques qui ont prouvé l'ardeur et la sincérité du patriotisme des habitants de nos régions?

Hier, lundi, Roubaix reconnaissant, Roubaix qui se souvient, a rendu, en d'émouvantes cérémonies, un hommage public et solennel aux admirables citoyens connus du monde entier sous le nom collectif : les héros de l' « Oiseau de France ». Une cité tout entière a voulu réparer, hier, l'indifférence des pouvoirs publics qui n'ont pas encore su signaler au pays le mérite éclatant des Firmin Dubar, des abbés Pinte, des Joseph Willot, des Marguerite Nollet et de leurs collaborateurs.

Aux intrépides et aux braves qui, aux heures les plus sombres de la guerre, ont distribué à tous leurs concitoyens, à la barbe du Boche, sans souci du péril, la confiance et la vérité, Roubaix a dit, par des bouches éloquentes, son admiration et son impérissable souvenir.

Je viens de citer quelques noms. Il y en a d'autres. Honneur aussi à Soubricas, l'artiste délicat, qui a fait revivre dans le marbre ou le bronze, les traits fidèles de ses amis, de ses « complices! » Honneur aux vaillants typos du « Journal de Roubaix », MM. René Cocq, Dutrieux, Wardavoir père et fils, qui ont bravé la mort ou du moins la captivité, pour composer les nouvelles de la patrie! Honneur à M. Isidore Duquenne, qui a transporté chez M. Willot, au prix de mille dangers, le matériel du « Journal de Roubaix » qui devait servir à imprimer l' « Oiseau de France ». Honneur à Mme Willot, dont l'âme héroïque battait à l'unisson de l'âme de son admirable époux! Enfin, on me permettra bien de négliger pour une fois la règle que m'impose une discrétion particulière, pour dire ici : Honneur à Mme Reboux, qui n'eut pas seulement le courage téméraire de fournir à l' « Oiseau de France » les moyens matériels de paraître, mais qui s'en fit la collaboratrice et l'ardente propagatrice.

Et, aussi bien dans la vieille église, aux nefs trop petites pour contenir l'immense assistance, que dans la rue, en face de la maison d'où la petite feuille, oiseau de foi et d'espérance, s'envolait chaque jour, ou encore à l'Institut qui abrita si longtemps la source aérienne des nouvelles françaises, partout, les porte-paroles de la population redirent le dévouement, l'esprit complet de sacrifice, l'extraordinaire vaillance de ces hommes et de ces femmes qui ont mérité, selon le mot d'un témoin, « d'avoir leurs statues en or sur la place publique ».

Les rédacteurs de l' « Oiseau de France » furent des journalistes d'occasion, mais ils prouvèrent excellemment qu'on peut, avec la plume, selon les circonstances, rendre les plus grands services à son pays.

La presse clandestine donna, pendant la guerre, une réplique nécessaire et souvent victorieuse à la presse teutonne qui, sous des noms à jamais honnis, tentait d'empoisonner les esprits.

Les journalistes professionnels qui, en France, dans les pays envahis, se sont condamnés volontairement au silence, sans aucune exception, pour ne pas trahir la patrie en subissant l'odieuse censure ennemie, s'inclinent aujourd'hui, devant leurs « confrères » de l' « Oiseau de France », dont l'héroïque conduite a permis d'écrire l'une des pages les plus glorieuses peut-être des annales du journalisme contemporain.

Des journées comme celle d'hier sont réconfortantes. Elles exaltent les vertus de notre race et mettent au cœur une légitime et utile fierté.

On écrira bientôt, m'a-t-on assuré, l'histoire définitive et complète de l' « Oiseau de France ». Tant mieux. Bravo! Il y a là une œuvre nécessaire, une œuvre non pas seulement locale ou régionale, mais nationale. Le pays ne doit rien ignorer de cette phase sublime de l'occupation.

Mais, c'est dans les écoles que l'exemple des héros roubaisiens devrait être cité et commenté. La morale en action ne contient rien de plus beau que le récit des exploits des Willot, des Pinte et des Dubar.

Maurice Auber.

La catastrophe de Beaucourt-Hamel

CADAVRES IDENTIFIÉS
FUNÉRAILLES A AMIENS DE 21 VICTIMES
MORT D'UN BLESSÉ

Cinq victimes identifiées à Amiens

Cinq victimes ont été identifiées à l'Hôtel-Dieu d'Amiens. Ce sont :

M. Lockert Hermann, de Lille;
M. Maurice Mattart, de Lille;
Mlle Suzanne Levrien, d'Amiens;
M. François Perret, de Bruay, et sa fille;
M. Jean Burturut, 55, rue Dupin, à Saint-Germain-en-Laye.

Encore un cadavre reconnu

Amiens, 27 juin. — D'autre part, on est parvenu à identifier une autre des victimes de l'accident : M. Léonce Marchat, ouvrier charpentier, demeurant à Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

Un blessé succombe à l'hôpital

Amiens, 27 juin. — L'un des blessés, en traitement à l'Hôtel-Dieu d'Amiens, a succombé à la suite de l'opération qu'il avait dû subir. C'est M. Sadrin, âgé de 59 ans, chef de chantier, demeurant 11, rue de Paris, à Issy-les-Moulineaux.

L'inhumation de 21 victimes à Amiens

Amiens, 27 juin. — Par les soins de l'évêque d'Amiens, l'absoute a été donnée, cet après-midi, aux 20 cadavres déposés dans des cercueils provisoires. L'une des victimes, d'origine israélite, M. Pockaert, a été mise en bière par le rabbin de la ville d'Amiens.

Ce soir, les 21 cercueils, sur chacun desquels la Compagnie du Nord a fait déposer une couronne, ont été dirigés vers le lieu de leur sépulture.

Les causes de la catastrophe

Paris, 27 juin. — Les recherches pour déterminer la cause de l'effroyable accident de Beaucourt-Hamel, ont continué hier toute la journée.

Il semble bien qu'on n'ait pu arriver à établir, d'une façon précise, les raisons techniques de la catastrophe.

Déclarations du chef du secrétariat général de la Compagnie du Nord

Paris, 27 juin. — Le chef du secrétariat général a été autorisé à faire les déclarations suivantes :

« A l'heure actuelle, malgré l'activité de nos recherches et l'intérêt que nous portons au problème, les causes de ce regrettable accident restent inconnues, ou tout au moins impossibles à déterminer avec certitude.

» Il existe néanmoins une hypothèse vraisemblable : la voie a pu être légèrement déformée par le train 312 qui a précédé, à la même vitesse et sans rien ressentir, le 328 déraillé.

» Il se peut qu'à la suite du coup de chaleur formidable de la journée, cette déformation ait été rendue plus facile. Le lieu de la catastrophe se trouve d'ailleurs dans l'ancienne zone désertique jadis labourée d'obus et dont le terrain est rendu plus meuble.

» La voie en question avait cependant été visitée deux fois ce jour-là : La première fois à 11 heures du matin, par l'agent local chargé de resserrer les boulons des éclisses, la second fois à 1 h. 15 avant l'accident, par le fonctionnaire chef de district, qui avait parcouru la voie et n'avait rien trouvé d'anormal. »

Déclarations de l'ingénieur en chef de la Compagnie du Nord

Paris, 27 juin. — M. Moirand, ingénieur en chef de la Compagnie du Nord, était parti dès la nouvelle de l'accident à Beaucourt-Hamel. Il est rentré à Paris après avoir procédé à une enquête sommaire. Voici les déclarations qu'il a bien voulu faire à son retour :

Nous ne parvenons pas encore, malgré l'examen minutieux que nous avons fait des wagons et de la voie, à nous expliquer les causes de l'accident. Alors que tout le train était normalement passé à cet endroit, les trois derniers wagons de 3e classe et le fourgon à bagages ont déraillé. Comme la voie est en remblai, les wagons, ayant rompu leur attelage, ont roulé jusqu'au bas du talus. Pourquoi ces quatre wagons ont-ils quitté les rails. C'est là le problème que nous avons à résoudre. Dès à présent, on doit écarter toute idée de sabotage. Des voyageurs ont prétendu, parce qu'ils avaient aperçu des ouvriers sur la voie, que la ligne était en réparation et que le mécanicien s'était engagé sur cette partie de la voie à trop vive allure. C'est tout à fait inexact ; il y avait, en effet, des ouvriers sur le ballast, mais c'était pour remplacer les rails de la voie montant vers Lille et non de celle descendant sur Paris. Certes, en cet endroit, la ligne a été entièrement refaite, mais voici deux mois que ces travaux sont faits, et, depuis, chaque jour, les trains sont passés à leur vitesse normale, sans qu'il y ait jamais eu le moindre accroc.

Faut-il, dans ces conditions, admettre un tassement de la voie? C'est tout à fait invraisemblable, car s'il y avait eu un tassement, c'est la locomotive ou tout au moins les premiers wagons qui auraient déraillé. Or, ce sont les derniers. La vitesse du train, elle, était normale, ou, plus exactement, permise. C'est un rapide dont la vitesse commerciale est de 70 kilomètres à l'heure. Pour faire du 70 de moyenne, il faut, par moments, marcher de 100 à 105. Le train marchait à 105; donc le déraillement n'est pas dû à un excès de vitesse.

L'enquête administrative

M. Louis Roquit, domicilié à Lille, 23, rue Denis du Péage, chef du train 328 qui dérailla à Beaucourt-Hamel, est parti lundi matin par le train de 8 heures pour Albert, où il était convoqué aux fins d'enquête.

LES RÉPARATIONS

L'ALLEMAGNE VA OPÉRER UN TROISIÈME VERSEMENT DE 44 MILLIONS DE MARKS-OR

Paris, 27 juin. — Un troisième versement de 44 millions de marks-or est annoncé de Berlin. Il sera effectué entre les mains de la Commission des réparations aujourd'hui ou demain.

Cette fois, ainsi qu'il a été annoncé samedi, la Commission étant couverte, des risques de changes par les gouvernements alliés, a admis que ces 44 millions de marks-or fussent représentés, non plus par des dollars uniquement, mais par des devises au cours du jour : francs français et belges, livres sterling, dollars, lires italiennes, florins hollandais.

Le total des sommes effectivement reçues atteint donc maintenant 244 millions de marks-or, et il a été restitué à l'Allemagne deux des 20 bons qu'elle avait souscrits le 31 mai. La dette à acquitter en espèces avant le 31 août est actuellement ramenée à 756 millions de marks-or.

LES CONVERSATIONS FRANCO-ALLEMANDES

L'arrivée des délégués allemands à Paris

Paris, 27 juin. — Le docteur Gugenhunner, délégué du gouvernement allemand pour les réparations, est arrivé à Paris, lundi, à 12 h. 35, à la gare du Nord. Son arrivée est passée inaperçue : un seul conseiller de l'ambassade était venu le recevoir.

Le second délégué, Bergmann, qui a passé par la Hollande, arrivera dans la soirée, à Paris.

LE ROI D'ESPAGNE A LA TOMBE DU POILU INCONNU

Paris, 27 juin. — Le roi Alphonse XIII s'est rendu, cet après-midi, à 13 heures, sur la tombe du soldat inconnu.

Le roi, accompagné de M. Quinonès de Léon, ambassadeur d'Espagne à Paris, et du personnel de l'ambassade, portait à la boutonnière de sa jaquette la rosette de la Légion d'honneur. Après s'être recueilli quelques instants, le roi d'Espagne a déposé sur la tombe du soldat inconnu une gerbe de fleurs naturelles, nouées d'un ruban aux couleurs espagnoles.

Le Roi d'Espagne le prince Hiro-Hito et M. Millerand à Versailles

Paris, 27 juin. — M. et Mme Millerand se sont rendus, cet après-midi, en automobile, à Versailles où ils ont assisté avec le roi d'Espagne et le prince impérial du Japon, à l'inauguration d'une exposition rétrospective de tableaux, sculptures et tapisseries.

A leur arrivée au château, le Président de la République, le roi Alphonse XIII et le prince Hiro-Hito ont été reçus par M. Léon Bérard; M. Paléologue, président de la Société des Amis de Versailles, et M. André Pératé, conservateur des musées de Versailles.

Ils ont visité l'exposition, puis ils ont assisté dans la Galerie des Glaces à une conférence de M. Robert de Flers, de l'Académie française, sur « L'esprit des mots au 18e siècle ».

UNE EMULE DE Mme BESSARABO DANS LES FLANDRES

Après avoir, en 1920, tué son mari et enterré le cadavre dans son jardin, une cultivatrice découpe le corps en trois tronçons qu'elle jette au feu

Au début du mois de mai dernier, la femme Mahieux-Codron, cultivatrice à Cappellebrouck, petite commune du canton de Bourbourg, se décidait à signaler à la gendarmerie, la disparition de son mari, qui avait été vu, pour la dernière fois, le 1er juillet 1920.

Les circonstances dans lesquelles fut faite cette tardive déclaration, éveillèrent l'attention de la gendarmerie. L'enquête établit que les époux Mahieux-Codron avaient de fréquentes et violentes discussions, qui dégénéraient assez souvent en rixes. La femme prétendait que, le 1er juillet 1920, son mari avait vendu les récoltes et les bestiaux, et était parti, emportant, outre l'argent ainsi réalisé, toutes les économies du ménage. Tout d'abord, elle ne se préoccupa pas de cette disparition, son mari étant coutumier de fugues de plusieurs jours et même plusieurs semaines.

Pressée de questions, la femme Mahieux finit par se contredire. Dimanche soir, enfin, le chef de la brigade de gendarmerie de Bourbourg, M. Poulain, ayant recueilli de nouvelles et graves présomptions, procéda à un nouvel interrogatoire de la cultivatrice, qui se décida à passer aux aveux.

Elle reconnut avoir assassiné son mari, Alphonse Mahieux, d'un coup de revolver à la tête. Elle avait enterré le cadavre dans le jardin, et, tout récemment, se rendant compte que les recherches étaient sur le point d'aboutir, elle avait essayé de faire disparaître les derniers vestiges de son crime. Après avoir déclaré qu'elle avait découpé le cadavre en trois tronçons, jetés par elle dans la « Colme », elle est revenue sur ce détail. Elle prétendit avoir brûlé, à plusieurs jours d'intervalle, les débris décomposés retirés par elle de la fosse.

Le chef de la brigade de gendarmerie de Bourbourg a signalé, télégraphiquement, au Parquet de Dunkerque, les aveux et l'arrestation de la femme Mahieux.

MM. Bouet, procureur de la République ; Dutilleul, juge d'instruction, se sont rendus, lundi après-midi à Cappellebrouck. La femme Sidonie Mahieux a refait le récit complet de son crime, en y ajoutant de nouveaux détails.

C'est ainsi qu'elle assure avoir été aidée par un domestique de ferme d'Holque, Joseph Vandenabelle, 29 ans. En dépit de ses protestations énergiques, celui-ci a été arrêté. Il nie formellement avoir pris part au crime. Il reconnaît cependant que la femme Mahieux lui a offert, l'an dernier, 700 francs pour tuer son mari, mais il repoussa ses propositions. On a des raisons de croire que la femme Mahieux n'a pas commis seule son horrible crime, mais on se demande si, en dénonçant Vandenabelle, elle n'a pas voulu détourner les soupçons, relativement au vrai complice.

La Journée de l'« Oiseau de France » à Roubaix

Un service funèbre à St-Martin pour ses collaborateurs disparus. Inauguration d'une plaque sur la maison de Joseph Willot et d'un monument à l'Institut Technique

Quand les habitants des pays apprimés par le boche, quand nos Roubaisiens, nos Tourquennois, franchissaient la frontière de la France libre pour le rapatriement, c'étaient eux les envahis, eux les isolés, eux les douloureuses victimes de la barbarie qui ranimaient la confiance de leurs frères de race dans la victoire. Qui le croira? Et pourtant, c'est de l'histoire.

D'où leur venait donc cette obstination, cette rage d'espérance qui électrisait les autres Français? De leurs vertus naturelles de Français du Nord, sans doute, d'habitants de ces marches de notre pays qui ont dû sans cesse au cours des siècles soutenir le choc des invasions. Mais il est vrai aussi que ce caractère d'indomptable énergie patriotique était entretenu en eux par l'héroïque entreprise de la presse clandestine qui jetait, avec un sourire moqueur, la vérité française à la face de l'Allemand stupide et menteur.

M. GROUSSAU, député du Nord parlant devant le monument érigé à l'Institut Technique Roubaisien

Le nom de l'« Oiseau de France », un symbole, aujourd'hui connu du monde entier, personnifie cette entreprise. Roubaix est fière d'avoir été le nid d'où il a pris son vol et elle honorait lundi, dans une émouvante cérémonie, ceux de ses enfants qui lui ont donné son essor, au péril de leur vie.

Le service funèbre à Saint-Martin

Hélas! plusieurs d'entre eux ont accompli jusqu'au bout le suprême sacrifice. Joseph Willot, professeur aux Facultés Catholiques de Lille, qui cristallisa les volontés et les dévouements autour de sa personnalité supérieure; Mme Dispa, sa collaboratrice furent les plus tragiques de ces immolés volontaires.

En leur mémoire à tous, en la mémoire de ces morts au champ d'honneur, un service funèbre était célébré lundi, à 10 h. en l'église Saint-Martin. La population reconnaissante de Roubaix et des environs y était représentée par toutes ses classes, comblant les nefs de notre grande et vieille église pavoisée aux couleurs nationales.

La messe était célébrée par M. l'abbé Tillies, supérieur de l'Institut Technique Roubaisien, où était installé le poste de T.S.F. qui apportait les nouvelles vraies de France à M. l'abbé Pinte, l'un des distingués professeurs de cette maison.

Dans les stalles avaient pris place : M. le vicaire-général Delbroucq, représentant Mgr l'Evêque de Lille; Mgr Lesne, recteur des Facultés Catholiques Lille; Mgr Leclercq, archiprêtre de Roubaix-Tourcoing; le R.P. Vuillermet, dominicain; l'abbé J. Pinte; le chanoine Thumiry, professeur aux Facultés Catholiques; l'abbé Bellaert, vicaire à Saint-Martin, condamné à mort par les Allemands; l'abbé Leduc, supérieur de l'Institution N.-D. des Victoires. Dans le chœur, Mme Joseph Willot, M. Dispa et les familles des disparus. Aux premiers rangs de l'assistance, on remarquait la présence de MM. Groussau, député du Nord; Firmin Dubar, l'un des héros de la presse clandestine; René Wibaux, chef du Comité d'évasion de Roubaix; Emile Toulemonde, président de la Chambre de commerce; Henri Beckman, président du Tribunal de commerce; Joseph Wibaux, président de la Fédération Industrielle; Eugène Mathon, délégué régional de la Croix-Rouge française; Mme Reboux, directrice du « Journal de Roubaix »; MM. Bufquin, directeur de la succursale de la Banque de France; Paul Delmasure, président; Louis Lepoutre, Louis Leclercq-Huet, membres du Comité de la T.S.F. et les collaborateurs de la presse clandestine. On remarquait aussi les élèves de l'Institution de Ségur à laquelle appartenait Mlle Marguerite Nollet, l'une des héroïnes de la T.S.F.

La maîtrise de la paroisse, sous la direction de son excellent chef, M. Henri Carton, a chanté avec art la belle messe de Gigout, dont les solos furent donnés par MM. Grumiaux, Florin et Duhamel. A l'Offertoire, Fore modula une variation sur l'air célèbre :

Sentinelle ne tires pas,
C'est un oiseau qui vient de France.

entremêlée d'accents de la « Marseillaise » l'poignante et mélancolique évocation!

DISCOURS DU R. P. VUILLERMET

Sympathique aux Roubaisiens, le nom l'éloquent Dominicain, prédicateur des m vertus qui sont le salut des races, apôtre hommes de France, avait groupé autour la chaire de Saint-Martin un auditoire d'entendre le magistral discours qu'il allait prononcer à la gloire de l'« Oiseau de France

L'orateur proclame que tout est possible dans un pays qui a conservé la foi.

Aux premiers jours de l'occupation, l'Allemand essaya de tromper les envahis. Il comme il n'y réussit pas, il les vous au lence. Ils ne sauraient rien de ce qui se passait de l'autre côté. Mais on savait encore que la France se battait.

C'est alors que d'héroïques citoyens s'ingénient à vaincre ce silence. A l'Institut Technique Roubaisien, M. l'abbé Pinte se met en mesure de faire fonctionner le poste de T.S.F. Mais pris de scrupule sur les dangers que cet acte peut attirer à cette maison, il en réfère à ceux qui en ont la charge.

L'administrateur, M. Firmin Dubar, l'e courage dans sa résolution et, pour dévelo per les effets de son initiative, il crée « Journal des occupés... inoccupés ». Cet publication ira porter les communiqués fra çais, les nouvelles vraies à ceux qui, par leu fonctions, exercent autour d'eux une influence

Le jour où la question se posera, le jour dira clairement : « Ne travaillez pas pour l'Al lemand, vous l'aideriez à poursuivre guerre. »

Le jour où l'ennemi demandera les cuivre il dira : « Ne livrez pas vos cuivres, ils ser raient à tuer vos frères. »

Ah! qu'il a été grand, M. Firmin Dubar, jour où il a prononcé dans une réunion secrè des fabricants ce jugement droit et clair : ne faut pas travailler.

Céder, c'était lâchement acheter une p relative. Résister c'était, pour les industri prendre la route de Gustrow. Cela ne valait pas mieux que de prendre, après la libérati la route de la prison française?

Après plusieurs péripéties, la publicati clandestine parut sous le titre, désormais connu dans le monde entier de l'« Oiseau France ». Elle avait comme chef un supérieur, une âme héroïque, le profess aux Facultés Catholiques de Lille, Joseph W lot, citoyen de Roubaix. Pendant deux ans remplit la périlleuse mission qu'il s'était d née et, quand on lui en représentait les da gers, il répondait : « C'est ma tranchée, j accepte tous les risques! » Mais quand le pé fut manifeste, ses supérieurs lui représen tèrent qu'il était chef de famille et qu'il pouvait, sans le consentement de Mme Willot poursuivre sa tâche. Mme Willot engagea mari à continuer de faire son devoir. N'est elle d'autre mérite que celui-là, il faudra l'en admirer.

De même que les chefs portent la récompense qu'a méritée toute leur troupe, sur nom de l'« Oiseau de France » se concentre notre reconnaissance et notre admiratio mais les noms de tous ses collaborateurs, an nymes seulement sur les lèvres de l'orateur vibrent dans tous les cœurs.

Le P. Vuillermet n'en citera qu'un encore celui de Mme Dispa dont le sacrifice alla jusqu'à la mort.

Poursuivant son ample exposé avec des accents qui amènent souvent des larmes aux yeux des auditeurs, l'éloquent orateur rappelle avec tristesse la trahison, ce mot qui brûle ses lèvres, puis le jugement et dom lecture des condamnations des héros de l'« Oiseau de France », Joseph Willot, l'abbé Pinte, M. Firmin Dubar, Mlle Nollet, que les stupides Allemands qualifiaient d'infâmants et qui sont les plus magnifiques des martyrs.

Enfin le R.P. Vuillermet pleure la fin de Joseph Willot, assassiné par les Allemands. Ni lui, ni ses collaborateurs n'ont obtenu récompense attendue, mais ces croyants ne ont laissé un exemple et une leçon magnifiques.

L'impression de ce noble discours a été profonde sur l'assistance.

L'inauguration de la plaque commémorative sur la maison de M. Joseph Willot

La cérémonie religieuse achevée, la plus grande partie de l'assistance se dirige vers l'habitation de M. Joseph Willot, tout près là, 37, rue du Vieil-Abreuvoir, sur la façade de laquelle a été apposée une plaque commémorative portant, gravée en lettres d'or sur le marbre l'inscription suivante :

HONNEUR AU COURAGE CIVIQUE

« Dans cette maison, pendant l'occupation allemande, M. Joseph Willot a rédigé et imprimé l'« Oiseau de France ».

(Le Comité de la T.S.F.)

DISCOURS DE M. PAUL DELMASURE

Président du Comité de la T.S.F.

Président du Comité qui s'est donné pour mission d'honorer les héros de la T.S.F. et la presse clandestine, M. Paul Delmasure déplore que la répression brutale de l'ennemi n'ait pas permis de réunir en ce jour tous ceux qui ont collaboré à cette œuvre d'héroïque vaillance si française.

C'est pourquoi le Comité a voulu d'abord faire célébrer un service solennel pour Mme Dispa et M. Joseph Willot, qui ont succombé aux mauvais traitements que les Allemands leur ont fait subir.

Puis il a fait ériger une plaque sur la maison de M. Joseph Willot, afin que les générations futures apprennent que les Roubaisiens ont su faire preuve d'héroïsme sous l'occupation ennemie et que leur vaillance a su égaler celle de nos merveilleux soldats.

C'est dans cette maison que M. Joseph Willot, aidé de Mme Willot, avec la collaboration dévouée de M. Firmin Dubar et de quelques autres, rédigèrent et imprimèrent cette feuille qui intitulèrent : « Le Journal des Occupés... Inoccupés », puis « L'Oiseau de France » et dans laquelle ils inséraient le communiqué officiel français que deux fois par jour M. l'abbé Pinte recevait par télégraphie sans fil.

Un journal imprimé sous l'occupation... On s'imagine aisément que le matériel nécessaire ne fut pas facilement prêté par Mme Reboux...